

ÉDITORIAL
**Citoyens,
à vous
de jouer !**

Aujourd'hui, pour l'Impact Journalism Day (IID), cinquante journaux unissent leurs forces pour mettre en avant des histoires qui changent le monde. Au-delà du flot ininterrompu de mauvaises nouvelles, il existe de nombreuses histoires d'espoir. Des récits de solutions concrètes. Des témoignages d'acteurs du changement, qui prennent à bras-le-corps certains des problèmes les plus urgents dans le monde pour améliorer, grâce à leurs idées innovantes, le sort de millions de personnes. Des histoires qui méritent d'être lues et partagées, non seulement pour rééquilibrer notre vision du monde, mais également pour inciter à répliquer les solutions existant ailleurs sur la planète. Les médias peuvent jouer un rôle crucial en racontant ces histoires individuelles qui tissent un mouvement mondial. C'est pourquoi Sparknews invite depuis cinq ans des journaux à participer à l'IID et à s'emparer du pouvoir du journalisme collaboratif pour faire émerger ces histoires de changement. Chaque année, ces journaux explorent toute une palette de solutions novatrices et les publient le même jour dans un supplément spécial. En cumulant les suppléments papier et les rubriques Web, ils touchent ainsi 120 millions de lecteurs. Conscientes de l'impact de ces articles, plusieurs publications intègrent désormais à leur couverture de l'actualité des histoires riches en solutions. Pour la cinquième édition de l'Impact Journalism Day, les médias sont rejoints par des organisations qui pensent, elles aussi, que ces histoires peuvent amorcer le changement. Parmi elles, One Young World, qui réunit chaque année 1 500 jeunes leaders du domaine social et du monde de l'entreprise impliqués dans des initiatives d'innovation positive. Une vaste communauté de personnalités et de citoyens ordinaires ont également joint leur voix et signé un manifeste pour affirmer que chacun – gouvernements, secteur privé, société civile, ONG et anonymes – peut intervenir pour façonner un avenir meilleur. Vous aussi pouvez prendre part à cet élan. Découvrez ceux qui ont réussi à apporter des réponses à des enjeux tels que l'accès à la santé, l'accès à l'eau, la qualité de l'éducation, des conditions de travail décentes ou l'énergie propre. Chacun illustre concrètement le pouvoir d'initiatives individuelles ou collectives contribuant à se rapprocher des nouveaux « objectifs de développement durable » de l'ONU : éradiquer la pauvreté, protéger la planète et garantir prospérité et santé pour tous. Nous espérons que vous aimerez découvrir ces histoires... et deviendrez vous-même une partie de la solution. Signez le manifeste (<http://sharestoriesofchange.org>) et partagez les récits qui vous impressionnent le plus sur Facebook et Twitter (#ImpactJournalism, #StoryOfChange, #FigaroDemain @Sparknews). ■ **TOUTE L'ÉQUIPE DE SPARKNEWS ET CHRISTIAN DE BOISSERON, FONDATEUR D'ASHOKA FELLOW**


CULTURE
**UN ORCHESTRE
DE FEMMES EN
AFGHANISTAN** PAGE 13

ENVIRONNEMENT
**UNE START-UP ALLEMANDE
RECYCLE LE LAIT EN TEXTILE**
 PAGE 15


35 projets pour changer le monde

« Le Figaro » s'associe à cinquante médias du monde entier pour mettre en avant des initiatives originales et à fort impact.

Regina Tchelly, cuisinière, enseigne ses recettes contre le gaspillage alimentaire dans une favela de Rio.

Place à l'innovation positive



Si Le Figaro a choisi de s'associer à l'Impact Journalism Day pour la troisième année consécutive, c'est que nous croyons à la force de l'exemple. Ces projets innovants lancés par des entrepreneurs engagés, souvent à partir de rien, créent l'émulation. Et, avec Muhammad Yunus, nous croyons que « les médias peuvent apporter un nouvel espoir aux individus et les individus peuvent changer le monde ». Nous vous présentons cette année trente-cinq idées, dans ce supplément et dans notre rubrique Web Figaro demain*, dédiée, tout au long de l'année, à ces acteurs du changement. Cette édition fait la place belle aux initiatives mettant en exergue la place des femmes et la force de l'éducation, vecteurs majeurs de création d'emplois, mais aussi à celles consacrées à la santé pour tous et au recyclage sous toutes ses formes. Non, il n'y a pas de fatalité; partout, des solutions existent. À l'heure où l'innovation et l'entrepreneuriat sont célébrés au plus haut niveau de l'État, l'écosystème des start-up sociales, en effervescence, ne demande qu'à s'épanouir. Et ce n'est qu'un début. ■

CAROLINE DE MALET
* <http://lefigaro.fr/demain>

Entreprendre contre la pauvreté

Des jeunes défavorisés de milieu rural sont formés, dans leur propre village, à devenir chefs d'entreprise pour s'en sortir tout en aidant leur communauté.

HONDURAS Eliezer Rodriguez a brisé le cercle vicieux dans lequel sont enfermés de nombreux jeunes de sa communauté. Le jeune homme de 17 ans termine ses études secondaires à l'école Francisco Morazan, dans le village d'El Zurzular (municipalité de Cantarranas), au sud du Honduras. Aujourd'hui, il a confiance en son avenir. Au lieu d'apprendre un métier pour aider sa famille, il rêve d'aller au collège et de se former pour devenir professeur d'espagnol ou de maths.

Ce changement dans sa vie, Eliezer le doit à Katia Gomez, une jeune Américaine qui a créé une entreprise sociale, Educate2Envision (E2E). Ce programme vise à former des chefs d'entreprise. Depuis 2010, il a changé la vie d'environ cent étudiants provenant des communautés rurales de Francisco Morazan et El Paraiso, dans le sud du pays. Or la majorité des 5 000 habitants de ces villages n'ont jamais eu l'occasion de terminer leurs études secondaires.

« Notre défi, c'est de changer la mentalité de ces enfants, de leur montrer qu'ils peuvent devenir des professionnels et aider leur communauté », explique Alex Agurcia, PDG d'E2E.

Auparavant, les jeunes qui souhaitent suivre un enseignement secondaire devaient marcher quatre heures pour aller en classe dans un centre d'éducation. On leur propose désormais d'étu-

dier dans l'école élémentaire locale, où ils peuvent suivre leurs cours à partir de la classe de sixième.

Les élèves, âgés de 12 à 18 ans, sont sélectionnés sur dossier scolaire et conditions de ressources. Leur bourse couvre 60 % de leurs frais d'éducation et leur fournit le matériel. Les jeunes comme Eliezer reçoivent non seulement une

« Nous avons installé l'électricité dans l'église, nous apportons des vivres aux personnes âgées et répondons à leurs besoins »

GEYDI VELASQUEZ, ÉTUDIANT

éducation secondaire mais également une formation à la gestion de projet. Ils sont investis de missions au travers de projets communautaires à connotation sociale, qu'il s'agisse de mener une campagne de prévention sanitaire (éducation des filles à la santé, reproduction...), de développer le tutorat à l'école élémentaire ou de construire des infrastructures électriques.

« Nous ne nous contentons pas de rester en classe, nous sortons pour aider notre communauté. Par exemple, nous avons installé l'électricité dans l'église et

des toilettes; nous apportons des vivres aux personnes âgées et répondons à leurs besoins », témoigne fièrement Geydi Velasquez, un étudiant de la communauté de Las Delicias.

C'est ainsi que 70 % des diplômés ont participé à la création d'une micro-entreprise produisant du café sous la marque Adelante. Récolté par leurs familles, celui-ci est ensuite vendu par E2E sur le marché américain, 70 % du fruit de la vente permettant de financer les frais de scolarité de ces jeunes. Ces champions d'E2E deviennent des leaders de leur communauté et font figure d'exemples pour les enfants qui aspirent à construire leur avenir. « Je me rapproche de plus en plus du but que je me suis fixé et je suis heureux », confie dans un sourire Ariel Cardona, l'un des jeunes leaders de Pajarillos.

Plus tard, Eliezer, Geydi et Ariel deviendront, comme tous les étudiants d'E2E, bénévoles pour l'organisation, soutenue financièrement par le Rotary Club américain et la banque de développement rural du Honduras Banrural. Ils sont tous les trois la preuve vivante que l'éducation peut changer des vies. Grâce à leurs efforts, ils transforment leur communauté et forment un destin meilleur pour les milliers d'enfants pauvres qui se battent pour rester à l'école. ■

SILVIA YAMILETH PÉREZ
(EL HERALDO)

IMPACT Journalism Day by Sparknews ■ **i** HASHT E SUBH **El Watan** **LA NACION** **AZERNEWS** **DELO** **The Daily Star** **L'ÉCONOMISTE** **DU FASO** **10VOR10-SRF** **LE SOIR**
Le Messenger **EL TIEMPO** **POLITIKEN** **KOMPAS** **RESPEKT** **L'ÉCONOMISTE** **Al Masry** **Al Youm** **LE FIGARO**
Mon Quotidien **El Herald** **Fraternité** **Matin** **l'actu** **THE IRISH TIMES** **L'Orient** **LE JOUR** **l'express** **EL PAIS**
THE NATION **FOLHA DE S.PAULO** **The Asahi** **Shimbun** **T24** **DONG-A-ILBO** **RZECZPOSPOLITA** **Kommersant**
THE STRAITS TIMES **le soleil** **AJ+** **24 heures** **Le Courier de Russie** **THE PHILIPPINE STAR** **City PRESS** **Times** **Alger**
la Region **KHAO SOD** **USA Today** **THE HINDU** **Tribune de Genève** **The China Post** **HAARETZ** **La Presse** **EGYPT**
INDEPENDENT **Les Échos du Nord** **Positive.News** **Daily Monitor** **H KAOHMEPINH** **CORRIERE** **INNOVAZIONE** **JEUNE AFRIQUE**

Des livres comme des petits pains

« Lire c'est partir », c'est l'histoire d'un éditeur qui révolutionne le marché en vendant aux plus défavorisés, via les écoles, des livres pour enfants à 80 centimes d'euro.

FRANCE En ce dimanche de printemps, les petits Parisiens du XVIII^e arrondissement se bousculent dans la bibliothèque Jacqueline-de-Romilly pour accéder aux piles de livres qui s'entassent sur le stand de Lire c'est partir, dans le cadre du Salon du livre jeunesse solidaire. Difficile de se frayer un chemin jusqu'aux ouvrages, tant les enfants se jettent dessus. Sans attendre, Sophie s'est plongée dans *Neige-Blanche et les sept géants*. Paul fait la queue pour faire dédicacer son exemplaire de *L'Apprenti mousquetaire* par son illustrateur. « Monsieur, je n'ai que 2 euros, je reviens avec 40 centimes pour en avoir un troisième ! » À 80 centimes d'euro pièce, c'est une aubaine. Dans les foyers de ce quartier à quelques encablures du périphérique, à la frontière de Saint-Ouen, une banlieue défavorisée, Vincent Safrat a fait plus d'un heureux.

« La lecture peut remplacer les études »

À chaque salon, environ 2000 exemplaires s'arrachent. Cet éditeur qui fraye peu avec le milieu littéraire germanopratrin a ainsi vendu 2,5 millions de livres en 2016. Le secret de ce trublion de l'édition ? Son prix unique défiant toute concurrence, le prix moyen d'un ouvrage jeunesse étant de 7 euros. Ce qui ressemble à un tour de force relève pour lui d'une équation très simple : « 60 % du prix d'un livre sert à la distribution. » En se passant des circuits traditionnels et en assurant lui-même la distribution, Vincent Safrat fait chuter drastiquement ses frais. L'impression ? Elle coûte 30 centimes pour des livres de poche à couverture souple de moins de 160 pages... Quant à la marge de l'éditeur (15 % en moyenne), elle est inexistant chez Lire c'est partir. Pour le fondateur de l'association, « tout bénéfice est une escroquerie ».

Étrange personnage que ce thaumaturge des lettres qui vend les livres comme des petits pains, au prix du pain. C'est que, pour cet autodidacte d'une banlieue de l'Essonne, la lecture, découverte sur le tard avec *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, a été une véritable révélation. « J'ai l'impression que la lecture peut rem-

Vincent Safrat, fondateur de l'association Lire c'est partir, au Salon du livre jeunesse solidaire à Paris, en 2017. VINCENT BOISOT POUR LE FIGARO



placer les études. D'où mon idée de faire lire ceux qui ne lisent pas. » Après une première expérience dans l'édition, Vincent Safrat commence en 1992 à faire quotidiennement la tournée des maisons d'édition pour récupérer leurs invendus destinés à être détruits. Et les distribue gratuitement tous les week-ends en porte-à-porte dans les cités. « Les remerciements des parents pour leurs enfants me frappent alors. Pour eux, les livres sont synonymes de réussite à l'école. »

Malgré le soutien de certains grands noms du milieu, comme Robert Laffont, les éditeurs demeurent difficiles à convaincre. Quand, en 1998, un ami soldeur lui explique qu'un livre de poche ne coûte guère qu'un franc à fabriquer, Vincent Safrat n'hésite pas une seconde et décide d'imprimer lui-même ses ouvrages. Ce RMiste prend alors le risque de commander 400 000 exemplaires qu'il

doit écouler en quatre mois. « Un imprimeur m'a fait confiance et n'a pas eu à le regretter : je n'ai pas eu de retard de paiement ! » se souvient l'audacieux entrepreneur. Deuxième défilé lorsqu'il réalise que les écoles manquent de moyens pour s'équiper : elles seront son principal circuit de vente. Il a l'ingénieuse idée, pour contacter les enseignants, de passer par les inspecteurs de l'Éducation nationale, qui, séduits par l'idée, se montrent très coopératifs. Libre aux écoles d'acheter des ouvrages pour leurs élèves ou d'organiser des ventes ouvertes aux parents.

Les œuvres originales préférées aux classiques

En permanence sur les routes, cet entrepreneur hors normes livre lui-même ses cartons pendant cinq ans dans les zones défavorisées, urbaines ou rurales, bénévolement. Ses auteurs, eux, y trouvent

leur compte grâce à des tirages importants. Car les œuvres originales, « souvent plus faciles d'accès » (la majorité du catalogue de 130 titres), sont privilégiées par rapport aux classiques libres de droits, qui coûteraient pourtant moins cher.

Non content de son impact social, Vincent Safrat organise aussi des ateliers pour enfants autour d'un ouvrage dans la Cité rose, dans le XIX^e arrondissement de Paris, sur le site d'un de ses dépôts ouverts au public. « Il a révolutionné l'économie du marché, car il raisonne autrement », dit de lui, fasciné, l'écrivain Alexandre Jardin, cofondateur de l'association Lire et faire lire. Aujourd'hui, alors que l'association tourne avec douze personnes et six camionnettes, Vincent Safrat se verse enfin un salaire. Sans jamais avoir demandé la moindre subvention aux pouvoirs publics. ■

CAROLINE DE MALET (LE FIGARO)

EN BREF

Un cartable solaire pour les écoliers ivoiriens
CÔTE D'IVOIRE. - Cinq cents cartables distribués dans quatre localités de Côte d'Ivoire ont permis d'améliorer les résultats scolaires de leurs propriétaires. Et pour cause : la journée, ils emmagasinent l'énergie sur le chemin de l'école, grâce à une plaquette solaire de 3 watts sur laquelle est incorporée une batterie qui se recharge à la lumière du jour. À la nuit tombée, la lampe LED connectée à un port USB reliée à la plaquette solaire leur permet d'étudier pendant trois heures. Car 700 millions d'Africains manquent d'accès à l'électricité. À l'origine de cette invention lancée après deux ans de recherche et six mois de test sur le terrain : Evariste Akoumian, qui a investi 76 000 euros dans ce projet grâce aux bénéfices de son entreprise de vente de matériel informatique. Solar Park a été finaliste de la Global Social Venture Competition (GSVC) francophone en avril 2017 à Berkeley (États-Unis). (Fraternité Matin)

Enfants médecins ou juges d'un jour

BELGIQUE. - Toekomst-Atelier de l'avenir (TADA) est un programme qui propose à des enfants de 9 à 12 ans issus des quartiers de Bruxelles, de découvrir de nombreux métiers. Tous les samedis, pendant trois ans, 300 jeunes rencontrent des professionnels passionnés, se plongent ainsi dans le monde de la justice, de la médecine, de la construction, ou s'initient aux arts, aux technologies, à l'hôtellerie... À l'initiative du projet, une femme : Sofie Foets, qui travaillait pour un député européen quand elle a entendu parler d'une association hollandaise dont elle s'est inspirée. Elle plaque tout et fonde TADA, grâce au soutien d'entreprises privées, qui compte désormais trois antennes à Bruxelles : Molenbeek, Anderlecht et Saint-Josse. Objectif : mille jeunes en 2020. (Le Soir)

Comment les abeilles aident des femmes à créer leur emploi

Le rucher-école du Djurdjura forme des femmes au foyer à l'apiculture.

ALGÉRIE « L'apiculture est devenue un vrai métier et une source de richesses pour toutes les femmes formées au sein de notre association alors qu'auparavant aucune d'elles ne s'imaginait pouvoir monter un jour sa propre exploitation », se réjouit Mohand Oumam Ould Braham, président de l'Association de promotion de l'apiculture de montagne (Apam) d'Algérie.

Son association, basée à Ain El Hammam, au sud-est de Tizi Ouzou (à l'est d'Alger), abrite depuis 2010 des projets de ruchers-écoles dits du Djurdjura. Cette initiative a permis à des amateurs, notamment des jeunes femmes au foyer, de s'initier à l'élevage des colonies d'abeilles, via des journées de formation à l'apiculture de montagne assurées par des professionnels locaux et venus de France, avec le soutien du Programme des Nations unies pour le développement (PNUD).

« Un miel bio et de très bonne qualité »

« Nous ne faisons qu'inculquer les anciennes coutumes avec des techniques modernes. Ici, dans la région, l'apiculture est une tradition et le miel est connu pour être 100 % bio », affirme Mohand Oumam Ould Braham. La mortalité des abeilles est réduite grâce à cet élevage naturel, dans les petites exploitations agricoles, souvent familiales, d'où la vitalité de cette activité en Kabylie. Près de 4 700 apiculteurs sont recensés dans la wilaya de Tizi Ouzou et la production de miel a frôlé les 500 quintaux en 2016. « Un miel bio et de très bonne



Dix-huit femmes, issues d'Ain El Hammam et d'autres localités de la wilaya de Tizi Ouzou, ont monté une exploitation grâce aux ruches mises à leur disposition.

qualité », assure notre interlocuteur. Ce projet contribue au développement de l'activité en aidant quelques stagiaires à avoir leur propre exploitation. Dix ruches ont été distribuées à cinq stagiaires, dont trois femmes, au terme de la première formation.

Cette initiative a par la suite ouvert la voie à l'apprentissage, devenu presque une tradition au sein de l'association Apam. « Grâce à notre partenariat avec l'ONG Ansed (Association migration solidarité et échanges pour le développement) d'autres rucher-écoles sont régulièrement initiés. Nous privilégions beaucoup les femmes rurales car nous avons remarqué l'intérêt grandissant qu'elles accordent à l'apiculture », explique le président de l'Apam.

Dix-huit femmes, issues de Ain El Hammam et d'autres localités de la wilaya de Tizi Ouzou ont monté leur exploitation grâce aux ruches mises à leur disposition. Ces stagiaires « ont bénéficié de l'encadrement de l'association et d'un accompagnement auprès des dispositifs d'aide à la création d'emploi pour développer leur exploitation ».

Messad Djoudi bénéficie du programme « rucher-école du Djurdjura » depuis plus de trois ans. Son exploitation compte aujourd'hui près d'une dizaine de ruches et la rend bien fière du travail qu'elle a accompli.

« Mon père est apiculteur mais je ne me suis jamais vraiment intéressée à ce qu'il faisait. Je me suis inscrite à la formation de l'Apam par curiosité, j'ai fini par acquiescer le savoir-faire nécessaire puis la volonté de me lancer dans cette activité », explique la jeune femme. Elle affirme s'assurer désormais une rente grâce au miel produit par ses ruches. « Il suffit de savoir les entretenir, respecter leur repos pendant la période hivernale tout en veillant à leur bien-être en toute saison, apprécier ce que l'on fait et ne pas avoir peur de se lancer », ajoute-t-elle.

Le travail de l'association s'étend désormais à toutes les filières de l'agriculture de montagne avec d'autres formations assurées par des professionnels dans l'élevage bovin, l'aviculture ou encore la cuniculture. ■

TASSADIT CHIBANI (EL WATAN)

Yusuf et son robot Beam vont à l'école

Des enfants malades peuvent suivre leur scolarité à distance grâce à un robot présent en classe.

DANEMARK Yusuf Warsame, 13 ans, va à l'école, sans y être physiquement présent. Avec ses camarades, ils sont en train d'apprendre les 120 mots les plus utilisés en danois.

Sur un écran fixé sur un montant qui se déplace grâce à trois roues, ses camarades voient Yusuf, bien qu'il soit assis chez lui, à trois kilomètres de son école située à Frederiksberg, un quartier résidentiel de Copenhague. Depuis sa maison, ce dernier participe activement à la classe. Bien qu'il souffre d'une maladie génétique qui provoque des tumeurs et exige qu'il soit à l'abri des risques d'infection, Yusuf peut continuer à suivre l'école.

Morten Jacobsen, professeur d'informatique, et Francis Norgaard, professeur des écoles, sont les cerveaux de ce projet. Depuis que l'école a introduit leur robot baptisé « Beam » il y a deux ans, ils ont poursuivi son développement. Au lieu de se contenter d'observer, Yusuf peut désormais écrire sur le tableau interactif et participer à des jeux de société. Ce qui a permis aux deux inventeurs d'être sélectionnés pour le prix Politikkens, attribué à des enseignants danois exceptionnels.

Au départ, Yusuf ne pouvait participer que lorsque les cours avaient lieu à l'école, Beam nécessitant une connexion Internet. Désormais, Beam et Yusuf sont connectés via un modem portable. « Lorsque nous sommes allés à l'Experimentarium (un centre dédié à la science), nous avons pris la voiture en attachant le robot avec la ceinture, de sorte que Yusuf fasse le voyage avec nous. Et quand nous sommes allés au bowling, Francis a placé la boule par terre, Yusuf a conduit le robot et a poussé la boule sur la piste », raconte

Morten. Récemment, les élèves ont donné un concert pour leurs parents et Yusuf a chanté avec eux grâce à Beam. Comme toujours, il reste avec ses amis.

Les deux développeurs du robot ont récemment entrepris l'étape suivante de son développement pour s'assurer que Beam est adapté aux enfants ayant d'autres besoins : ceux qui ne peuvent pas se rendre à l'école pour cause de longues maladies, ceux souffrant d'anxiété ou de phobies ou s'étant simplement cassé la jambe.

Zeno pour les troubles de l'attention

Morten Jacobson et Francis Norgaard ont également été félicités pour leur travail sur un second robot appelé Zeno, décrit comme une marionnette électronique. Zeno, capable de répondre à des questions programmées dans le système, aide les élèves souffrant de troubles de l'attention à rester concentrés.

L'école publique de Yusuf est équipée de deux robots Beam, développés par Suitable Technologies, qui coûtent chacun 2000 et 4700 euros, selon la durée de vie de leur batterie. Zeno, développé par Robokind, a coûté 5400 euros. Tous deux ont été financés par l'école et la municipalité de Frederiksberg. Les deux professeurs, qui sont en contact avec la très avant-gardiste Singularity University dans la Silicon Valley, prévoient un grand essai à l'échelle mondiale de l'utilisation de robots dans les écoles. Pendant la récréation, l'écran de Yusuf devient tout noir, avant que Beam et Yusuf ne se dirigent de nouveau vers la classe pour retrouver les élèves. ■

METTE DALGAARD (POLITIKEN)

CHANGER LA VIE

Un orchestre féminin au pays des talibans

Des jeunes Afghanes ont formé un orchestre de musique classique composé exclusivement de femmes, qui se produit régulièrement à l'étranger.

AFGHANISTAN Dans l'une des salles de l'Institut national de musique d'Afghanistan (Anim), Zarifa Adebah s'applique à jouer du violon au milieu de ses camarades avec une dextérité admirable. Cette jeune Afghane a longtemps rêvé de devenir chanteuse pop, mais s'est finalement prise de passion pour la musique classique. Elle n'avait qu'un an lorsqu'elle s'est réfugiée au Pakistan, où elle est restée plus de quinze ans, avant de décider de retourner dans son pays en 2014. Actuellement en classe de terminale, cela fait deux ans que Zarifa Adebah pratique le violon. Son cœur est rempli d'espoir. Et pourtant, cet enseignement lui aurait été interdit il y a dix ans.

L'École de musique, créée en 1974, est restée fermée à partir de 1988, durant la guerre et la période des talibans qui avaient interdit la musique, prétendant qu'elle était illégale. L'établissement a repris ses activités sous les auspices de Hamid Karzaï, l'ancien président de l'Afghanistan. En 2008, Ahmad Naser Sarmast a pris la tête du projet « Reconstruction de la musique afghane », subventionné par la Banque mondiale. L'École de musique, devenue l'Anim, propose des formations à la musique classique occidentale et orientale : des instruments comme le violon, l'alto, la guitare, le piano, la trompette, la flûte, mais également le robab, le ghichak, le tambour, le tabla, le qashqarcha, le tar sorod et le delroba y sont enseignés. Le patrimoine musical de l'Afghanistan est l'un des plus riches au



Les musiciennes de l'Orchestre Zohra ont entre 12 et 21 ans. REDIS AZI

monde, du fait de l'influence croisée de l'Orient et de l'Occident.

L'enseignement de la musique aux femmes, longtemps interdit, reprend timidement. Actuellement, l'Anim compte 250 élèves, dont 75 filles. Celles-ci se sont organisées pour jouer ensemble et former l'Orchestre Zohra, le premier orchestre afghan constitué exclusivement de filles. Il a commencé son activité en 2014 et son premier concert s'est tenu à l'ambassade du Canada à Kaboul. Zarifa Adebah raconte : « L'année où je suis venue ici, nous

étions seulement cinq filles. Nous voulions organiser un groupe féminin car, cette année-là, les garçons créaient des groupes de rock et de pop. C'était comme une concurrence. Nous avons créé un

groupe de chant et d'autres filles ont rejoint notre groupe, qui s'est transformé en orchestre. »

Des élèves issus de la rue

« L'idée de l'Orchestre venait d'une trompettiste talentueuse, Mina, étudiante ici. Cette idée a été prise en compte par le Dr Naser Sarmast », raconte Mohammad Murad Sharkhush, qui y enseigne le qashqarcha, un ancien instrument afghan. Mais lorsqu'elle est partie dans sa province natale, sa famille ne l'a plus autorisée à revenir à Kaboul. Les musiciennes de l'Orchestre ont entre 12 et 21 ans. Également connu sous le nom des Anges de la musique, il s'est produit plusieurs fois à l'étranger, comme au forum de Davos en Suisse. « L'un de nos succès est de pouvoir montrer au monde une image positive de l'Afghanistan et de sa culture », se félicite le professeur.

À noter que la moitié des 300 à 400 candidats à se présenter chaque année au concours d'entrée de l'Anim est issue de la rue et des orphelinats du pays. Ensemble, riches et moins riches jouent leurs douleurs, leurs espoirs et leurs joies. **HASSAN KARIMI (HASHT-E SUBH)**

EN BREF

Une tente tout-terrain pour réfugiés

SINGAPOUR. - Un designer de Singapour a imaginé une tente qui peut être montée par une seule personne en quinze minutes et protégeant de toutes les températures extrêmes (de 5 à 45 degrés). Réversible, la tente WeatherHYDE a une face hiver et une face été. C'est lors d'un voyage en Inde que son concepteur a été frappé par des émeutes ayant laissé des milliers de familles sans abri. L'ONG billionBricks a levé 100 000 dollars en deux mois pour livrer cinq cents tentes de ce type dans le monde. (The Straits Times)

Une tasse de thé pour la dignité

INDE. - Situé à Agra, près du Taj Mahal, le café Sheroes Hangout est tenu par dix femmes ayant été victimes d'attaque à l'acide, âgées de 16 à 28 ans. Ces survivantes ont ainsi un emploi digne leur permettant d'être indépendantes financièrement tout en sensibilisant à ce drame qui touche une personne par jour en Inde. Ce café accueille, six mois après son ouverture, en 2014, plus de cinq mille clients, principalement des touristes. Chacun paie ce qu'il veut. (The Hindu)

Comment Nadeen est devenue styliste grâce à Zeina

Un programme lancé par une Libano-Américaine aide les jeunes talents libanais sans ressources à entrer dans la vie active en réalisant leur rêve.

LIBAN Une simple rencontre peut changer le cours d'une vie. Rien de plus vrai pour Zeina Saab. En 2009, alors que cette Libano-Américaine effectue son premier voyage humanitaire avec USAid à Chmestar, un village isolé du Liban, Zeina Saab rencontre Nadeen Ghosn dans un dédale de ruelles. Pas farouche, Nadeen, 14 ans, lui présente spontanément une collection de dessins. Ses dessins. Pas des dessins d'enfants maladroits, mais une série de croquis de robes élaborées. Des compositions qui ne détonneraient pas dans un atelier de couture. Et, pourtant, Nadeen n'a jamais appris ne serait-ce que les bases du dessin de mode.

Zeina Saab est époustoufflée. En rentrant chez elle, la jeune femme n'a qu'une idée en tête : aider Nadeen. « Quand je l'ai rencontrée, j'ai su qu'un jour elle pourrait être la prochaine grande créatrice de mode. Mais sans moyens ni ressources, son talent n'allait probablement jamais être mis en avant », raconte Zeina Saab, aujourd'hui âgée de 33 ans.

« Créer une communauté mondiale interconnectée »

Aider Nadeen : l'idée fait son chemin dans la tête de la jeune titulaire d'une maîtrise en urbanisme du MIT. Jusqu'en 2012, année où elle fonde The Nawaya Project, une ONG innovante dont la mission est de révéler les talents de jeunes Libanais marginalisés en vue d'intégrer le monde du travail. Zeina Saab a lancé le « Talent Program ». Il s'agit, pour la jeune femme et les dix membres de l'ONG, de mettre en relation des jeunes issus de milieux défavorisés avec des formateurs et des professionnels.

L'objectif pour les bénéficiaires, quelque 300 jeunes depuis le début du projet : développer et cultiver leur passion dans des domaines aussi variés que la conception, la musique, l'athlétisme, l'écriture, les arts du spectacle, et même le codage ou la robotique. Si aujourd'hui son

champ d'action se concentre sur le Liban, Zeina Saab veut élargir sa plateforme à tout le Moyen-Orient et « créer une communauté mondiale interconnectée », lance la fondatrice avec conviction.

Zeina a fait le nécessaire pour inscrire Nadeen Ghosn, la toute première bénéficiaire du programme, à la CAMM Fashion Academy, une des meilleures écoles de mode du Liban. Grâce à une opération de financement participatif, Nadeen a bénéficié de 15 000 dollars pour ses trois années d'études. « En m'envoyant à Nawaya, Zeina m'a donné la possibilité de prendre des cours dans des ateliers de mode de renom. Grâce au Talent Program, j'ai été formée par les meilleurs professionnels de mode. J'ai eu l'occasion de voir comment on réalisait des bijoux, des vêtements, des sacs à main... », raconte Nadeen avec enthousiasme. Aujourd'hui, la jeune fille est indépendante. Elle travaille à temps plein à l'Atelier C. à Beyrouth, et rêve de créer sa ligne de vêtements.

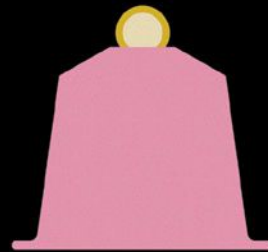
Zeina Saab compte sur des partenaires, parmi lesquels Global Fund for Children, King Abdullah II Fund for Development ou encore l'Unicef... Mais les dons anonymes représentent la majorité des financements.

Aujourd'hui, Nawaya a un nouveau projet, le programme « Impact Lab », financé par l'Unicef. L'objectif est d'aider des jeunes Libanais sans emploi à se lancer dans la vie active. « Nous passons une semaine à leurs côtés pour qu'ils développent, de manière créative, des solutions novatrices aux problèmes que rencontre leur communauté. Les idées les plus viables sont ensuite soumises à des entrepreneurs, qui contribuent au financement des projets, à hauteur de 2000 dollars pour les plus intéressants », poursuit Zeina Saab. À terme, les idées des jeunes doivent devenir rentables, pour qu'ils puissent prendre leur vie en main : et c'est là le cœur du projet Nawaya. ■

MARC-ANTOINE PELAEZ (L'ORIENT-LE JOUR)

Produire durablement aujourd'hui, c'est aussi permettre aux caféiculteurs d'épargner pour demain.

Depuis 2014, nous coopérons avec les fermiers colombiens et Fairtrade International pour mettre en place un plan d'épargne retraite novateur. Plus de 1 100 agriculteurs ont choisi d'investir leurs primes dans leur future retraite. Pour en savoir plus sur les démarches de notre entreprise rendez-vous sur www.nespresso.com/entreprise



NESPRESSO

Des tatouages contre les coups

Evguenia Zakhar transforme les cicatrices de victimes de violence conjugale en œuvres d'art dans son salon, en Russie, pour aider ces femmes à tourner la page.

RUSSIE Dans un petit sous-sol, à l'angle de la principale avenue d'Oufa, capitale de la République russe du Bachkortostan (est de la Russie européenne), Evguenia s'applique à dessiner les contours de fleurs, le long de fines cicatrices. Face à elle, le bras étendu sur la table de travail, Dinara pince les lèvres de douleur, sans un mot. À 20 ans seulement, la jeune femme a connu pire.

Battue par son père dès sa naissance, puis par son mari, la jeune femme garde ces traces d'un passé douloureux sur tout son corps. Aujourd'hui, elle a quitté son compagnon et vit seule avec sa fille de 3 ans, Amélia. « En voyant mes cicatrices, ma fille s'est mise à se dessiner les mêmes traits sur les bras... J'ai honte, je ne le supporte pas », confie Dinara. Evguenia écoute attentivement, avant de lancer, la gorge serrée : « On va faire en sorte que tout cela ne reste qu'un mauvais souvenir. » Au terme de deux heures de travail, les cicatrices sont entièrement recouvertes de quelques fleurs délicates, légèrement bleutées. Les traces des blessures confèrent même à l'intérieur des fleurs un aspect plus réaliste.

Chaleureuse et naturellement optimiste, Evguenia exerce le métier de tatoueuse depuis dix ans. Elle travaille aux côtés de son compagnon, Alexei. « C'est un job passionnant ! Je me suis lancée dans le tatouage comme une évidence, parce que j'aimais dessiner mais que je ne voulais pas brider ma créativité dans une école d'art », explique la jeune femme. En août dernier, Evguenia est tombée sur le travail « A Pele da

Flor » (À Fleur de Peau) de Flavia Carvalho, tatoueuse brésilienne qui camoufle les cicatrices des femmes victimes de violence domestique. Inspirée, la jeune Russe a décidé de suivre son exemple en proposant gratuitement ses services aux femmes battues sur le réseau social russe VKontakte. « En une semaine, j'avais déjà reçu une cinquantaine de demandes ! », poursuit la tatoueuse, surprise, à l'époque, par un tel « succès ». En six mois, plus de deux cents femmes sont passées entre les mains expertes d'Evguenia, qui consacre tous ses lundis à ces tatouages un peu spéciaux qu'elle offre gratuitement, prenant à sa charge tous les frais.

« Partager une dernière fois leur histoire »

Les tatouages sont devenus plus qu'un travail pour l'artiste : une vraie mission. « Je laisse ma marque dans ce monde. La plupart sont plus jeunes que moi. Quand je ne serai plus là, elles continueront à porter mes tatouages, qui leur rappellent qu'un nouveau départ est possible », explique-t-elle. Pour les femmes qui débarquent au studio, Evguenia est certes une artiste, mais aussi une véritable psychologue. « Au début, c'était pénible d'entendre tous ces récits, mais au fur et à mesure j'ai appris à écouter. Aujourd'hui, je les incite même à partager une dernière fois leur histoire, avant de l'oublier à jamais, une fois le tatouage terminé », précise la jeune femme.

À l'avenir, Evguenia souhaite parcourir la Russie à moto, avec son compagnon, afin d'offrir ses services à des



Dans une Russie qui a récemment introduit une loi dépénalisant la violence domestique, les tatouages sont devenus une vraie mission pour Evguenia Zakhar (à gauche).

femmes battues d'autres régions. « Les victimes viennent déjà de toute la région pour me voir... Mais je voudrais en faire encore plus et, pourquoi pas, susciter des vocations chez d'autres tatoueurs dans les régions russes, voire à l'étranger... », lance-t-elle. Un projet qui n'est encore qu'un rêve : la jeune femme est à la recherche de sponsors pour le financer.

L'engagement de la tatoueuse est d'autant plus symbolique dans une Russie qui a récemment introduit une loi dépénalisant la violence domestique. Depuis février dernier, si les coups sont portés pour la première fois et n'affectent pas la santé de la personne, elle est considérée comme un délit administra-

tif et non plus pénal, puni d'une amende allant de 5 000 à 30 000 roubles (78 à 467 euros). Le texte a suscité de vives réactions, certains craignant une banalisation du phénomène.

Chaque année, selon le ministère russe de l'Intérieur, 26 000 enfants sont victimes de violence de la part de leurs parents, 36 000 femmes de violence conjugale et 12 000 d'entre elles décèdent sous les coups de leur conjoint, soit une femme toutes les 40 minutes. En Russie, 97 % des affaires pénales concernant des faits de violence domestique n'arrivent pas jusqu'au tribunal. ■ **MANON MASSET** (LE COURRIER DE RUSSIE)

EN BREF

Conduire en fauteuil roulant
RÉPUBLIQUE TCHÈQUE. - Une entreprise familiale de Moravie du Nord, située à 200 kilomètres à l'est de Prague, a lancé en 2010 Elbee, une voiture destinée aux handicapés qui peuvent se glisser au volant dans leur fauteuil roulant. Son originalité est de s'ouvrir par une porte



située à l'avant, ce qui permet au conducteur de se garer face au trottoir pour sortir sans assistance et en toute sécurité. Elbee, qui a reçu l'autorisation de rouler en Europe en 2013, est disponible dans cinq pays, dont la France. À condition d'y mettre le prix : plus de 20 000 euros. (Respekt)

Une veste intelligente contre la pneumonie

UGANDA. - Cinq ingénieurs télécoms ont conçu en 2014 une veste intelligente permettant un diagnostic fiable et rapide de la pneumonie, grâce à des capteurs qui transmettent les données à une application facile d'utilisation. Cette veste permet ainsi de distinguer la maladie de la malaria ou de la tuberculose, avec lesquelles elle est souvent confondue. La pneumonie est à l'origine de 15 % des décès des enfants de moins de 5 ans selon l'OMS. Mama-Ope (« l'espoir de maman ») a remporté le deuxième prix du concours Big Ideas Innovation de l'université de Berkeley en 2015 et la dotation de 5 800 euros lui a permis de développer un prototype. Une fois certifiée, elle sera fabriquée à grande échelle pour la commercialiser en Afrique de l'Est à 70 euros. (Daily Monitor)

Partageons ces histoires qui changent le monde

Chaque jour, aux quatre coins de la planète, des hommes et des femmes construisent un monde meilleur.

Au Burkina Faso, un fermier illettré parvient à arrêter la désertification grâce à une technique agricole traditionnelle. En Allemagne, un médecin transforme un handicap en talent en formant des femmes aveugles à détecter le cancer du sein plus tôt qu'un gynécologue. En Indonésie, un étudiant en médecine de 26 ans propose aux plus démunis de payer leur consultation médicale en déchets qu'il revalorise.

Partout, des solutions existent pour créer un monde où développement durable et rentabilité économique sont compatibles, où la démocratie inclusive est établie, où tous les citoyens ont accès à l'éducation, à la santé et à une alimentation de qualité, où les hommes et les femmes ont les mêmes droits, où le réchauffement climatique est maîtrisé.

Si vous pensez que construire ce monde commence par inspirer et redonner confiance et que chacun peut y contribuer en changeant la manière dont il le raconte ;

Rejoignez un mouvement grandissant, porteur d'espoir et de changement : signez ce manifeste sur sharestoriesofchange.org et engagez-vous à partager les histoires de ce supplément. Aidez-les à franchir les frontières et à démultiplier leur impact.

Rejoignez le mouvement

IMPACT Journalism Day

by Sparknews

Aujourd'hui, 50 des plus grands journaux et médias de la planète publient dans plus de 40 pays 60 initiatives positives qui répondent aux enjeux de notre monde.

#StoryOfChange
#ImpactJournalism

Découvrez toutes ces histoires inspirantes sur impactjournalismday.com



ONE OPÉRATION

spark news

Have an impact, Share solutions.
www.sparknews.com

SOUTENU PAR



prêts pour la révolution de la ressource



Partenaire Accès à l'Énergie



The Healthy Hydration Company



EN PARTENARIAT AVEC



SOIGNER LA PLANÈTE

Une start-up transforme le lait en textile

Pour un proche malade, une jeune biologiste et styliste allemande a inventé un procédé pour créer un tissu doux à partir de lait périmé.

ALLEMAGNE Shakespeare parlait du « lait de la tendresse humaine ». C'est une certaine tendresse – ainsi qu'une insatiable curiosité – qui a conduit une jeune Allemande, microbiologiste et styliste, à créer un tissu à base de lait, proche de la soie, qu'un parent malade puisse porter.

En 2009, à 26 ans, son beau-père a été atteint d'une leucémie. « Son système immunitaire étant très faible, il ne pouvait rien porter car sa peau réagissait à toutes les matières », explique la jeune entrepreneuse depuis son usine de Hanovre. La plupart des tissus contiennent en effet des produits chimiques, résidus de la culture et du traitement des fibres textiles. La production de coton, par exemple, représente 35 % de l'utilisation mondiale d'insecticides et de pesticides, selon WWF.

Anke Domaske et quelques amis ont acheté pour 200 dollars de lait et d'ustensiles de cuisine. Et les expériences ont débuté, avec pour point de départ une technique des années 1930 pour



Anke Domaske a créé QMilk et travaille avec vingt fermiers en Allemagne qui lui vendent chaque année mille tonnes de lait. QMILK/QMILK

créer des fibres en caséine, la protéine du lait. « Nous avons testé plus de trois mille recettes », dit-elle. Obtenir un tissu qui ne se dissout pas dans l'eau a pris neuf mois. Les critiques ont fusé, se souvient Anke Domaske : « On nous a dit d'utiliser des produits chimiques pour

arriver plus vite. Mais je voulais uniquement des produits naturels. »

Son processus, breveté, est simple : prenez du lait, laissez-le tourner, séchez-le pour obtenir une poudre de protéine comme celle utilisée par les athlètes, mélangez-la à de l'eau et à

d'autres ingrédients naturels, extrudez le tout pour dégager une substance de vevetuse comme une boule de coton, puis filez-la. Anke Domaske n'utilise que du lait périmé et précise qu'il ne lui faut que deux litres d'eau pour créer un kilo de tissu, qui se vendra 27 dollars environ.

En raison des normes sanitaires, d'énormes quantités de lait sont gaspillées dans le monde. Les éleveurs allemands en jettent près de 2 millions de tonnes par an – de quoi remplir 770 piscines olympiques. QMilk, qui travaille avec vingt fermiers en Allemagne, en achète chaque année mille tonnes, pour 4 cents le litre. Anke Domaske ne divulgue pas ses résultats financiers mais dit avoir reçu plus d'un milliard de marques d'intérêt pour la fibre QMilk depuis son lancement en 2011, avec dix employés et un investissement initial de 6 millions de dollars.

Papier toilette haut de gamme

Au centre de la ligne de production, une extrudeuse de onze mètres tire de longs fils, comme une machine à spaghetti. Anke Domaske aime fouiller un fil dans sa bouche pour montrer aux visiteurs l'innocuité de la matière. Le tissu, soyeux au toucher, est efficace contre les bactéries, biodégradable, lavable en machine. Il réchauffe l'hiver et garde au frais l'été.

Anke Domaske vend des vêtements qu'elle a dessinés elle-même et des rouleaux de tissus destinés aux stylistes. À terme, elle vise également les constructeurs automobiles, les fabricants de meubles et les hôpitaux. Le papeterier italien Lucart a même lancé un papier toilette haut de gamme Careze di Latte, vendu 3 ou 4 dollars le paquet.

Des recherches portent sur les fibres textiles à base d'orange ou de banane. Des millions de personnes pourraient peut-être s'en vêtir un jour. ■

NICK SPICER (SPARKNEWS)

Des brownies à la peau de banane

Une cuisinière enseigne ses recettes contre le gaspillage alimentaire dans la favela de Rio où elle vit.

BRÉSIL « À une époque, j'étais terriblement difficile avec la nourriture », avoue Regina Tchelly, 35 ans. Cette cuisinière-entrepreneuse vit à Morro da Babilônia, une favela de Rio de Janeiro. « J'aurais refusé de m'approcher de tout ce qui ressemble à une céréale complète. » Depuis six ans, pourtant, c'est exactement ce qu'elle fait – et bien plus encore. À la tête du projet Favela Orgânica, Regina a appris à plus de 30 000 personnes à faire pousser des légumes dans peu d'espace et à transformer peaux de bananes, tiges de brocolis, peaux de citrouilles et autres matières premières improbables en mets de choix. Ce qui ne peut être utilisé en cuisine – une liste relativement courte, selon elle – devient du compost pour les potagers de maison.

Le gaspillage alimentaire est un problème non négligeable. Selon l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), un tiers des aliments produits dans le monde sont gâtés ou gaspillés avant d'être consommés. Le Brésil fait partie des dix pays qui gaspillent le plus, estime le World Resources Institute : près de 40 000 tonnes par an.

Pour Regina, créer Favela Orgânica revenait à boucler la boucle. Née dans le Nordeste à Serraria, une petite ville de 6 000 habitants à des milliers de kilomètres de Rio, elle a été élevée dans un environnement où rien ne se perd. « Les grains étaient déjà utilisés comme snack,

ingrédient de médecine traditionnelle ou alimentation animale. Je donne une vie nouvelle à des pratiques qui ont toujours fait partie de la cuisine brésilienne traditionnelle, comme la feijoadá », explique Regina. Dans ce célèbre plat de haricots noirs et viande de porc inventé par les esclaves africains, même les oreilles et la queue du cochon étaient utilisées.

La fondatrice de Favela Orgânica, arrivée adolescente à Rio, a travaillé comme

employée de maison avant de demander un financement d'amorçage à l'Agência de Redes Para Juventude fédérant les réseaux pour la jeunesse, qui soutient le petit entrepreneur social. En 2011, Regina ouvre son premier atelier, chez elle. « La première semaine, nous avions 6 participants. La quatrième, 40. Des gens de tous horizons, des habitants des favelas de Rio comme des touristes du Japon, d'Italie et de France », se souvient-elle. C'est en

échangeant avec les participants étrangers qu'elle fait le lien avec le mouvement Slow Food et d'autres initiatives similaires dans le monde.

Cultiver ses propres ingrédients

Une grande partie de ses efforts consiste à sensibiliser les habitants des favelas sur la vraie nourriture. « Les gens peuvent y dépenser jusqu'à 12 réaux (plus de 3 euros) pour une bouteille de Coca-Cola, mais ils refusent de déboursier 2 réaux (50 centimes) pour une salade bio. Il faut changer cela ! », déclare-t-elle. Comment ? Avec ses brownies à la peau de banane ou ses lasagnes aux tiges de brocoli, Regina veut montrer qu'on peut cultiver ne serait-ce qu'une partie des ingrédients. Ce qui peut paraître le plus grand défi vu l'exiguïté de la plupart des maisons des favelas. « En fait, n'importe quel endroit avec un peu de soleil fait l'affaire. Vous pouvez même remplir un grand coquillage de terre, le poser sur votre mur et y faire pousser des légumes, des épices ou des tomates. »

En août, Regina fera ses débuts à la télévision en présentant sa propre émission sur Futura, une chaîne éducative comparable à France 5. « Un pays comme le Brésil, avec son immense biodiversité, n'a aucune excuse pour ne pas adopter cette approche. » ■

REINALDO JOSÉ LOPES (FOLHA DE SAO PAULO)



À la tête de Favela Orgânica, Regina Tchelly a appris à plus de 30 000 personnes à cuisiner peaux de bananes, tiges de brocolis et peaux de citrouilles... M. GONCALVES

Quand l'eau potable coule à flots à Soweto

En Afrique du Sud, l'eau filtrée se vend désormais au litre en épicerie, à un prix abordable.

AFRIQUE DU SUD Pour Petunia Mohale, avoir l'eau potable n'allait pas de soi. Après avoir découvert de la rouille dans les canalisations de sa maison, elle hésitait à boire l'eau du robinet. Petunia Mohale fait partie des 300 millions de personnes privées d'accès à l'eau potable en Afrique. Lorsqu'un représentant d'1-Drop Water lui suggéra d'installer un système de purification de l'eau dans sa confiserie de Soweto, elle adhéra à l'idée.

En créant 1-Drop Water en 2015, James et Kate Thiers Steere voulaient une solution alternative pour rendre l'eau potable abordable et accessible aux habitants d'Afrique. Soixante systèmes de filtration et cinq cent mille litres d'eau potable ont été ainsi vendus en épicerie en Afrique du Sud, au Zimbabwe, au Botswana et au Ghana.

Le système de purification peut être installé, sans frais pour le propriétaire, dans n'importe quelle épicerie disposant de l'eau courante. Les clients peuvent ensuite y acheter de l'eau potable pour à peine 1 rand (0,07 euro) par litre, soit 80 % moins cher qu'une bouteille. 1-Drop Water prenant une commission de 50 %. Les clients ont d'abord cru qu'il s'agissait d'eau du robinet, impropre à la consommation, se rappelle Petunia Mohale. Qui en vend désormais cinq litres par jour, davantage le week-end.

Pallier le déficit des infrastructures

Fabriqué aux États-Unis, le système de filtration utilise du nano-carbone pour écarter virus, bactéries et kystes, tout en préservant les minéraux de l'eau.

Le filtre ne nécessite qu'une surveillance minimale. Chaque machine est connectée par GSM à la plateforme d'1-Drop Water pour permettre à Kate Thiers Steere de superviser à distance les pannes éventuelles. Les interventions sur place d'1-Drop Water se limitent donc à un changement de filtre tous les six ou huit mois par machine. « Il n'y a pratiquement plus d'endroit en Afrique sans couverture mobile correcte. Et comme notre système fonctionne à l'énergie solaire, il peut alimenter la pompe et les communications électroniques en autonomie », précise James Steere. Et les clients apportent leurs propres récipients ou en achètent un réutilisable.

Cette solution permet de pallier le déficit des infrastructures d'eau. Selon un rapport de l'Institut sud-africain

des infrastructures de génie civil, la valeur de remplacement des équipements de distribution d'eau s'élève à 139 milliards de rands (9,7 milliards d'euros). « Pourquoi ne pas plutôt traiter l'eau à boire comme la nourriture ? Si le prix peut être abaissé au point de devenir abordable pour tout le monde et les épiceries utilisées pour la vente, la question est réglée », s'enthousiasme James Steere.

1-Drop reconnaît que le prix est encore trop élevé pour certains et espère financer l'installation d'autres systèmes de filtration grâce aux ventes réalisées en épicerie. Une machine a été ainsi installée à l'école de Bapedi, à Soweto, où les élèves peuvent boire gratuitement de l'eau potable. ■

MICHELLE BAO

ET JACQUELYN GUILLEN (CITY PRESS)

De l'encre à base de suie

INDE – Un ingénieur indien et sa start-up Graviky Labs ont piégé près de 100 kilos de particules de suie émises par des voitures, transformés en 1 000 litres d'encre avec 75 kits fixés sur des pots d'échappement. Alors que 90 % des villes du pays dépassent les seuils de pollution recommandés par l'OMS, les opérations se multiplient pour faire connaître cette encre dernier cri aux artistes. (The Hindu)

Un jeu vidéo sensibilise aux économies d'énergie

ESPAGNE – Des chercheurs de l'Université polytechnique de Catalogne ont distribué à 550 occupants de logements sociaux en Grande-Bretagne un jeu vidéo qui sensibilise et récompense certaines actions d'économie d'énergie. Ce projet, EnerGaware, financé par l'Union européenne, a permis une baisse de consommation de 7 % en trois mois. (El Pais)